

La guerre est finie (si vous le voulez)

Voilà pourquoi une armée doit viser la victoire
immédiate et non une guerre d'usure.

Sun-Tzu, *L'Art de la guerre*

La question de l'ontologie – « Qu'est-ce que l'ennemi ? » – n'émerge qu'à grand
peine, et lorsqu'elle y parvient [...] elle ne se pose que trop furtivement,
témoignage de l'évanescence et de la disparition de l'ennemi.

Gil Anidjar, *The Jew, the Arab : A History of the Enemy*

J'ai longtemps cru que je ne parviendrais jamais à terminer ce livre. La difficulté à historiciser les images du présent – d'un présent, par définition, à jamais présent – n'était pas seule en cause, car le problème incombait en réalité au caractère bien particulier de ce moment présent, des icônes et des métaphores qui ont dominé la première décennie du XXI^e siècle. Analyser l'image-maîtresse de la « Guerre globale contre la Terreur » et l'ensemble de ses déclinaisons pictoriales et médiatiques me semblait être un sujet infini en soi. Semblable à *L'Attaque des clones* de George Lucas, la Guerre contre la Terreur évoquait en effet une réserve inépuisable de combattants sans visage engagés dans une lutte perpétuelle. Le concept d'une telle guerre a soulevé un questionnement inédit : désormais il ne s'agit plus de savoir *qui* est l'ennemi, mais *ce qu'il est*. Les livres d'histoire regorgent de guerres traditionnelles qui impliquent en règle générale des adversaires et un dénouement assez bien définis – bien qu'elles puissent s'éterniser, telle la guerre de Cent Ans (1336-1453) qui empiète de dix-sept ans sur sa durée nominale. Mais le cas de la Guerre contre la

Terreur est tout autre¹. Car il s'agit, littéralement, d'une guerre contre l'angoisse. Comment trouverait-elle un terme ? Comment la gagner ? Lors d'un entretien télévisé accordé à Matt Lauer en 2004, l'auteur de la formule, George W. Bush, a lui-même reconnu qu'il ne pensait pas qu'une Guerre contre la Terreur puisse être « remportée » (bien qu'il ait continuellement invoqué des images de « victoire » en Irak, ce pays n'a jamais eu d'autre fonction que de nommer et de localiser un ennemi nébuleux afin d'offrir un « front » à une guerre qui n'en possédait aucun²). Comment dès lors écrire l'histoire d'une guerre ingagnable par définition, sans que cette histoire ne se poursuive éternellement ?

L'histoire a pris un virage aussi remarquable qu'improbable à l'automne 2008, traçant une ligne de partage nette entre la fin d'une période et le début d'une autre. En l'espace d'un mois, l'économie mondiale s'est effondrée et Barack Obama a été élu président des États-Unis. Rarement époque historique aura proclamé son début, sa fin et ses moments charnières avec la clarté iconique de cette première décennie du XXI^e siècle. Cernée de part et d'autre par des crises historiques mondiales et par les images profondément anti-thétiques de Bush et d'Obama, l'ère de la Guerre contre la Terreur et de l'administration Bush sera perçue *a posteriori* comme une période durant laquelle la production et la circulation accélérées des images via de nouveaux médias (Facebook, YouTube, Twitter) a initié un « tournant pictorial » au sein de la conscience collective.

1. Il existe bien sûr des précédents de guerres menées contre un concept ou une abstraction. La Guerre froide fut largement conceptualisée comme une guerre contre le communisme international, mais ce dernier était promu par des États-nations clairement identifiés (l'Union soviétique et la Chine) et a trouvé un terme relativement bien défini avec la chute du régime soviétique en 1989. Les croisades, entendues comme des guerres destinées à « libérer » la Terre sainte de la présence musulmane, constituent un autre précédent. Toutefois, la conquête de Jérusalem fut toujours un objectif clairement établi.

2. Émission télévisée « Today », NBC, 30 août 2004 ; voir Dan Froomkin, « War : The Metaphor », *washingtonpost.com*, 5 août 2005.

Les images jouent depuis toujours un rôle-clé tant en politique que dans les guerres ou les perceptions collectives de l'histoire. Cependant, l'imagerie publique des années 2001-2008 a quelque chose d'inédit. En partie pour une raison quantitative : le développement de nouveaux médias, conjointement à l'essor de l'imagerie numérique et d'Internet, a entraîné un accroissement exponentiel du nombre d'images, qui n'a d'équivalent que l'accélération de leur vitesse de circulation. Mais la raison est aussi qualitative : les images ont pour caractéristique propre d'être virales et infectieuses, et leur vitalité les rend difficiles à contenir ou à placer en quarantaine. Or, si les images s'apparentent à des virus ou des bactéries, c'est une époque d'épidémie pictoriale que nous avons vécue à l'échelle planétaire ; une épidémie qui, comme toute maladie infectieuse, a engendré ses propres anticorps, sous la forme de contre-images. Aussi n'avons-nous pas seulement assisté à un *accroissement* du nombre d'images, mais également à une *guerre des images*, une guerre dont les enjeux réels n'ont jamais été aussi élevés. Au nom de visions du futur radicalement divergentes, cette guerre a visé certaines images (au travers d'actes d'iconoclasme) tout en mobilisant d'autres de manière à terrifier, démoraliser, choquer ou traumatiser l'ennemi – des images façonnées pour être reproduites à l'infini, mais aussi pour contaminer à grande échelle l'imaginaire collectif des populations du monde.

Cette guerre des images débuta le 11 septembre 2001 avec la destruction spectaculaire du World Trade Center et avec la contre-attaque iconique que fut l'invasion de l'Irak, parachèvee par le bombardement télévisé de Bagdad – selon la doctrine du « choc et de l'effroi » –, par la destruction des monuments à la gloire de Saddam Hussein et par les « dommages collatéraux » que constituèrent les pertes civiles inavouées et le pillage du patrimoine irakien. Par contraste, l'invasion de l'Afghanistan donna lieu à un moindre engagement dans la guerre des images, car le pays n'offrait pas, selon

le secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld, un « environnement riche en cibles », qu'elles soient militaires ou symboliques. Pour diverses raisons, dans la (si mal nommée) « croisade » ou guerre sainte menée en vue de l'éradication du mal radical, Oussama Ben Laden ne faisait pas l'affaire comme figure iconique de l'ennemi. Il était bien plus facile de focaliser l'attention sur Saddam Hussein, cible plus visible et mieux localisée. Retranché dans une région frontalière hors de tout contrôle située entre le Pakistan et l'Afghanistan, Ben Laden se résumait à l'image d'un religieux à la voix douce apparaissant de temps à autre dans des vidéos d'origine incertaine. Aucune statue, aucun monument, aucun palais, aucun régime ne pouvait être instrumentalisé pour mettre en scène sa destruction. Les portraits de Saddam Hussein et les monuments à son effigie le représentaient *a contrario* l'arme au poing, en chef de guerre arabe classique. Identifié au grand méchant loup, à l'ennemi archétypique, successeur moyen-oriental d'Hitler ou d'adversaires de la Guerre froide tel que Staline, il jouissait d'un lourd passif dans la fantasmagorie américaine³. Guère étonnant que la spectaculaire blessure du 11 Septembre lui ait été délibérément attribuée afin de transformer l'Irak en « front » de la Guerre contre la Terreur, et de produire ainsi l'image composite d'un ennemi « islamo-fasciste », en confondant librement Oussama avec Saddam, et vice versa.

Si l'Irak semblait un terrain fertile en icônes de victoire (la mise en scène de la « mission accomplie ») ou de défaite de l'ennemi (la capture de Saddam Hussein), il en allait tout autrement dans la réalité. Insurrection et guerre civile se combinèrent pour infirmer toute idée de succès, et la révélation des photographies d'Abou Ghraib au printemps 2004 engendra aux États-Unis un sentiment

3. Pour une analyse de l'iconographie « hitlérienne » de Saddam Hussein durant la première Guerre du Golfe, se reporter à mon article « De CNN à JFK », traduit de l'anglais par Julien Deleuze, *Trafic* 7 (1993), pp. 46-61. Concernant l'ontologie de l'ennemi comme entité évanescence, je renvoie à l'excellente analyse de Gil Anidjar dans *The Jew, the Arab, op. cit.*

de défaite morale profondément antithétique. Au moment où l'opinion publique américaine comprit que le régime irakien ne détenait aucune arme de destruction massive et qu'il n'entretenait pas plus de liens avec Al-Qaïda qu'il n'avait joué de rôle dans les attentats du 11 Septembre, l'ultime justification de cette guerre – la croisade morale visant à libérer l'Irak de la tyrannie – s'effondra avec la divulgation de la photographie iconique de l'Homme cagoulé, instantanément devenue une affiche de recrutement pour le jihadisme à travers le monde arabe. Le mouvement antiguerre international s'en saisit également, comme emblème d'un conflit inutile et illégitime. Le collectif d'artistes *FreewayBlogger.com* exprima le message de cette image de la manière la plus directe : « La guerre est finie ».

Bien entendu, la guerre n'était pas finie. Elle ne l'est toujours pas. L'image exprime un souhait, non un fait. Comme la célèbre chanson de John Lennon, « War Is Over (If You Want It) » (La guerre est finie, si vous le voulez), elle était à prendre au conditionnel⁴. De même que la photographie qui résume la défaite morale au Vietnam (celle de la petite fille s'enfuyant nue de son village incendié), la photographie de l'Homme cagoulé – symbolisant l'ensemble des archives de tortures et de crimes perpétrés avec l'aval des autorités – a mis plusieurs années à produire ses effets, et sa pleine signification reste encore à élucider. Rappelons que la photographie de Kim Phuc est intervenue près de trois ans avant la fin de la guerre du Vietnam⁵. Des milliers d'Amé-

4. Mes remerciements vont à Stephen Daniels pour cette suggestion.

5. Au mois d'octobre 2009, l'artiste Phil Toledano a réalisé une version « bobble-head » (une figurine à la tête disproportionnée) de l'Homme d'Abou Ghraïb dans le cadre de son projet « Boutique de cadeaux » (*America, the Gift Shop*). Aucun fabricant de jouets américain ne voulant s'en charger, cela nécessita de faire confectionner les figurines en Chine. Toledano explique son choix de la façon suivante : « Ce fut l'une des images les plus iconiques de toute la guerre [...], une version irakienne de la petite fille brûlée au napalm courant nue sur la route » (voir son site <http://www.americathegiftshop.com>, consulté le 25 mai 2011). La « boutique » de Toledano propose par ailleurs un éventail d'articles allant de l'enseigne lumineuse sur laquelle figure l'inscription « Régions

ricains et bien plus de Vietnamiens ont trouvé la mort après ce clap de fin. Une réaction différée du même ordre s'est opérée avec l'Homme cagoulé, une similarité qu'a saisie de manière frappante le dessinateur Dennis Draughon dans *Abu Ghraib Nam*, figurant le prisonnier irakien telle l'ombre ou l'image rémanente maléfique de son pendant vietnamien.

De la terreur à la panique

Une guerre et une période historique qui auraient dû s'achever en 2004 par l'éviction de l'administration Bush se sont prolongées durant quatre années supplémentaires. Cependant, bien que le conflit ne soit toujours pas terminé à l'heure où j'écris ces lignes, l'automne 2008 a indubitablement marqué les esprits comme un moment décisif de la guerre des images et des émotions collectives qui leur sont associées.

La terreur est une forme d'affect qui tend à s'exprimer par la paralysie (le syndrome du cerf ébloui par les phares). Étant donné que le terroriste frappe sans préavis, sans que l'on puisse ni le voir ni le localiser, la réaction appropriée ne va pas de soi. Et précisément, après le 11 Septembre, l'administration Bush recommanda aux citoyens américains de ne rien faire – mis à part consommer et se réjouir des réductions d'impôts votées par les Républicains – ou simplement d'« être vigilants » et de confier au gouvernement des pouvoirs illimités lui permettant de violer les lois au nom de la guerre contre le terrorisme. Une armée en sous-effectif et une cohorte de sous-traitants grassement rémunérés allaient s'occuper de tout. Par opposition, la panique tend à générer des actions immédiates et mal ciblées dont les effets sont aux antipodes des intentions ; on se rue dans les banques, on renfloue en catastrophe

déstabilisées » (*Regions destabilized*) à la cellule de Guantanamo gonflable.

les institutions et les individus responsables de la crise. Cela va sans dire, si une action sereine et réfléchie ne vient pas endiguer la panique à temps, celle-ci mènera à la dépression – dans les deux sens du terme, émotionnel et financier.

L'avatar iconique de cette période historique qui débuta dans la terreur et se conclut dans la panique fut bien évidemment George W. Bush. Les conseillers en image de la campagne d'Obama le comprirent parfaitement lorsqu'ils décidèrent de cibler la guerre des images sur Bush durant la campagne de 2008, et non sur John McCain. Ils dépeignirent systématiquement McCain en « McBush », clone d'un président devenu profondément impopulaire. Si bien que McCain lui-même finit par faire campagne contre Bush.

Il importe donc d'examiner de plus près les images des deux présidents qui délimitent cette période. Les contrastes tant raciaux que politiques sautent tellement aux yeux qu'ils ont poussé nombre de commentateurs à conclure qu'il n'y a rien d'autre à ajouter sur la guerre des images électorales de 2008. Cependant, le contraste effectif entre les deux hommes n'est pas réductible aux polarités blanc/noir ou conservateur/libéral. Une caractérisation plus aiguisée soulignerait que l'image de Bush, clairement définie dès le départ, n'a guère évolué par la suite, tandis que celle d'Obama était un exemple éclatant d'ambiguïté et d'indétermination. Bush s'est systématiquement dépeint en président cow-boy, incarnation de la virilité texane blanche, de la foi chrétienne et d'un code moral simple et inébranlable divisant le monde entre le bien et le mal. Il a également été représenté en « président PDG » dirigeant la nation comme une firme, image tout droit sortie du monde des affaires, mêlant responsabilité déléguée et pouvoir décisionnaire.

L'image d'Obama est bien plus complexe. À peine croit-on l'avoir saisie qu'elle nous échappe. Ambiguë et réfléchie, elle constitue une figure de l'hybridité multiculturelle et interracial qui dépasse le manichéisme moral propre à l'ère Bush. Alternativement trop

noir ou pas assez, chrétien portant un nom musulman, américain dont le père est africain et le beau-père indonésien, Obama brouille tous les codes permettant d'étiqueter rapidement une image. Et bien sûr, la stratégie de ses opposants consista précisément à relever cette ambiguïté, à questionner son identité réelle, ses qualifications, voire sa naissance, et à retourner contre lui sa célébrité en le comparant aux icônes superficielles de la culture pop. Dans le même temps, Obama affrontait un adversaire taillé dans le roc du Mont Rushmore, ciselé par la détermination, un prétendu « *maverick* », un « homme de principes » qui ne se compromettrait pour rien au monde – l'antithèse même du centrisme conciliant d'Obama. Étant donnée l'expérience de McCain et les carences d'Obama en tant que « décideur », l'élection de ce dernier tient du miracle. Il n'avait jamais occupé de poste exécutif, et sa formation politique se résumait au travail social, une branche qui (autant que je sache) n'avait jamais produit de président auparavant⁶.

Sur le strict plan pictorial, l'élection d'Obama est également miraculeuse. Lui-même plaisanta durant la campagne sur le caractère improbable de sa candidature et de son image, notamment ses grandes oreilles, son corps maigre et son drôle de patronyme. Sa victoire tient peut-être davantage au fait qu'il est apparu comme le non-Bush ou l'anti-Bush, comme un antidote à l'image de Bush, qu'à une quelconque caractéristique positive de sa propre image. Toile vierge, il pouvait attirer des projections à la fois négatives et positives, l'espoir en un changement tout comme le besoin de réforme né du dégoût envers le triste bilan de l'ère Bush, mêlant hypocrisie, incompetence et criminalité.

Mais pour comprendre à quel point la victoire d'Obama était

6. La plaisanterie la plus révélatrice de Sarah Palin durant son discours à la Convention républicaine de 2008 consista à comparer un travailleur social à un maire de petite ville, à la différence près qu'un maire (fonction qu'elle avait occupée) détient des responsabilités réelles au sein d'une circonscription.

improbable, il nous faut cependant dépasser l'ambiguïté raciale de son image visuelle et nous tourner vers l'image auditive d'un nom qui, politiquement, aurait dû signer son arrêt de mort. Celui-ci contient quasiment les deux figures ennemies de la Guerre contre la Terreur : « Hussein Obama ». Pour ceux qui « pensent avec leurs oreilles », comme le disait Theodor Adorno, l'élection était totalement révolutionnaire, au sens le plus littéral du terme. Tout s'est passé comme si le peuple américain avait choisi d'élire pour représentant souverain la figure de l'ennemi qu'il avait combattu durant la Guerre contre la Terreur. L'idée paraît folle, et elle l'est bel et bien ; mais au cours de la campagne, le Parti républicain fit de ce fantasme l'élément central de sa stratégie politique, martelant sans relâche son deuxième prénom pour transformer Obama en un musulman « de mèche avec les terroristes ». Depuis l'élection, la caricature a laissé place à l'imagerie de la Guerre froide, Obama étant régulièrement taxé de socialisme ou de communisme.

Au moins deux autres facteurs expliquent que, malgré ses handicaps, Obama ait pu remporter l'élection. Tout d'abord, la fascination exercée par son image visuelle, complexe et ambiguë, s'est accompagnée d'un style vocal parmi les plus puissants qu'ait connus la politique moderne, une tenue déclamative propre à l'Église noire et une maîtrise professorale de l'histoire et de la politique venant s'ajouter à une calme assurance. Lors d'un meeting à Milwaukee, Obama rapporta qu'une électrice républicaine, l'une de ses nouvelles « *obamicans*⁷ », l'approcha pour lui chuchoter à l'oreille qu'elle allait transgresser les clivages partisans en votant pour lui. Obama la remercia pour son soutien, mais lui demanda : « Pourquoi chuchotons-nous ? » Cette phrase, prononcée en aparté devant une foule immense, résume parfaitement les registres d'intonation qui accompagnent le spectre optique couvert par l'image

7. Ndt : Le terme « *obamican* » désigne les électeurs et électrices républicain(e)s ayant ralié Obama et le camp démocrate durant la campagne de 2008.

visuelle d'Obama. En tant qu'icône culturelle, il s'est montré à la fois monumental et intime, passionné et froidement rationnel, voire ironique. En outre, durant toute la période électorale, il a également joui d'une chance si incroyable qu'elle en devenait inquiétante : pour les grands rassemblements en extérieur qui marquèrent son succès à la primaire puis sa victoire électorale, tout se passa comme s'il avait convoqué le beau temps. Dieu lui-même semblait être de son côté, et sans surprise, certaines caricatures satiriques le représentèrent en Jésus-Christ marchant sur les eaux. Si l'Homme cagoulé d'Abou Ghraïb évoquait la part sombre et violente de l'iconographie chrétienne (la torture et l'outrage), Obama semblait posséder le don des langues, dépassant les clivages de classes et les frontières étatiques pour prêcher la paix et la réconciliation à une multitude saluant sa venue.

Le second facteur tient à la mainmise d'Obama sur les nouveaux médias, champ de bataille sur lequel se déroulent les luttes politiques contemporaines. Obama est non seulement le premier noir à avoir accédé à la fonction suprême, mais il est aussi le premier président « branché ». Si John Fitzgerald Kennedy fut le premier président à avoir compris le pouvoir de la télévision, Obama est le premier à s'être saisi des nouvelles formes de sociabilité rendues possibles par Internet⁸ et à avoir produit une campagne électorale organiquement ancrée dans un ensemble de mouvements sociaux⁹. Depuis la collecte de fonds sur le web jusqu'à l'organisation de « caucus¹⁰ » et à l'émergence spontanée d'images médiatiques produites par ses supporters – certaines, telle « Obama

8. Sur les médias sociaux, se reporter à Lev Manovich, « The Practice of Everyday (Media) Life : From Mass Consumption to Cultural Production », *Critical Inquiry* 35/2 (2009), pp. 319-331.

9. Obama mit évidemment à profit des médias traditionnels tels que la télévision. Mais sa capacité à dominer le terrain s'est fondée sur les dons massivement levés via Internet auprès de personnes modestes.

10. Ndt : Dans le monde anglo-saxon, le terme désigne des réunions de supporters ou de membres d'un parti politique durant une campagne.

girl », ne furent pas forcément les bienvenues –, Obama fit du courrier électronique et de YouTube les principales arènes de la lutte politique. Symptôme de ce glissement vers une inscription démocratique et populaire de la politique, la remarquable affiche qui constitua l'icône graphique majeure de sa campagne ne fut pas l'œuvre de son équipe, mais celle de Shepard Fairey, un artiste indépendant agissant de son propre chef.

L'affiche de Fairey illustre à merveille la fin de la guerre des images que j'étudie dans ce livre, une période historique dont le point de départ s'incarne, lui, parfaitement dans une caricature de George W. Bush parue en couverture de *The Nation*.

L'artiste de *The Nation* représenta Bush sous les traits d'Alfred E. Newman, le personnage simplet de *Mad Magazine* qui, depuis plus d'un siècle, incarne l'hébétude puérile américaine avec sa question « *What, me, worry ?* » (Quoi, moi, m'en faire ?). Il lui accola pour toute légende le mot « *Worry* », à la fois simple et prophétique. L'inquiétude, la peur, l'angoisse et (par-dessus tout) la panique succédant à la terreur : tels furent les mots-clés de l'ère Bush. Et ceux qui verraient une injustice dans le fait de juxtaposer l'image hautement positive d'Obama et la caricature négative de Bush n'auront qu'à aller voir comment les blogs de droite ont détourné l'affiche de Fairey. L'image y est associée à des portraits de Lénine présentant la même palette de couleurs, à quoi s'ajoute une légende réduite à un mot : « L'espoir » (*Hope*) dans le cas d'Obama, « 1917 », l'an 1 de la Révolution russe, dans celui de Lénine. L'accusation selon laquelle Obama serait socialiste, voire communiste, ne saurait être mieux rendue graphiquement.

Supposons donc que les images de Bush et d'Obama constituent les deux faces ou les deux pôles de cette période historique. La présidence d'Obama s'ouvre sur l'avenir, et lui-même constitue une icône positive, celle d'une vision d'espoir en un futur qui, à l'heure où j'écris ces lignes, n'est encore qu'un présent saturé de

potentialités et d'incertitudes. Mon propos concerne toutefois le passé récent et la période qui s'étend de 2001 au présent, dominée par l'imagerie de la prétendue « Guerre contre la Terreur ». Les images de Bush y sont les plus nombreuses, en particulier les déclinaisons pictoriales du « président en guerre », protecteur du peuple américain, croisé infatigable¹¹. Je détaillerai plus loin les images qui ont provoqué et ponctué cette guerre, depuis ses moments prémonitoires, telle la destruction des Bouddhas de Bâmiyân par les Talibans, jusqu'aux photographies d'Abou Ghraïb, en passant par le World Trade Center et la destruction des monuments de Saddam Hussein en Irak.

Obama nous a exhortés à laisser tout ceci derrière nous pour faire place à l'avenir. Mais se pose la question de savoir si cette époque *est bel et bien* révolue. La Guerre contre la Terreur est-elle réellement terminée ? Ou s'est-elle seulement « apaisée », susceptible d'être ravivée à tout moment par une nouvelle attaque contre les États-Unis, que l'on reprocherait inmanquablement à l'administration Obama ? C'est la raison pour laquelle je traite la période décrite dans ce livre comme étant à la fois ouverte et close, l'histoire d'un ensemble d'images en passe de s'évanouir, mais susceptible de revenir de plus belle. Comme ce fut le cas avec la Guerre froide qui précéda la Guerre contre la Terreur, il est difficile de dire quand une période se termine effectivement, à quel moment les conflits qui l'ont marquée font désormais partie du passé¹². C'est

11. Pour une analyse des briefings quotidiens du secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld au Président, agrémentés de citations bibliques soulignant la « croisade » sous-jacente à cette guerre, se reporter à Robert Draper, « And He Shall Be Judged », *GQ*, mai 2009.

12. En ce qui concerne la persistance de l'imagerie de la Guerre froide dans la politique contemporaine, ainsi que dans la Guerre contre la Terreur, je renvoie à Rashid Khalidi, *Sowing Crisis : The Cold War and American Dominance in the Middle East*, Boston, Beacon Press, 2010. Voir également la thèse de Jacques Derrida selon laquelle la Guerre contre la Terreur consiste en une mutation biopolitique de la Guerre froide, une « guerre froide dans la tête » ; Jacques Derrida, « Auto-immunités, suicides réels et

précisément cette incertitude qui fait que toute étude historique du passé, *a fortiori* du passé immédiat, a nécessairement maille à partir avec son propre présent. Peut-être le moment est-il venu pour quelques politiciens américains parmi les plus téméraires de reconnaître la vérité : que la Guerre totale contre la Terreur était dès l'origine un fantôme caduc, une métaphore transformée en folie furieuse, qui demeure la définition par défaut de la stratégie globale de lutte contre le terrorisme. En outre, dans la mesure où la politique étrangère des États-Unis consiste encore essentiellement à faire la guerre et à occuper des pays étrangers, cette conception est à la base de toute pensée stratégique. Une fois qu'une puissante métaphore a pris racine dans l'imaginaire d'une nation, l'esprit critique ou l'adoption d'une nouvelle phraséologie ne suffisent pas à l'en déloger.

Ou, pour exprimer cette idée avec plus de force, nous pourrions affirmer que l'ère de la Guerre contre la Terreur fut un moment profondément révolutionnaire de l'histoire américaine, une époque durant laquelle sa présidence s'est arrogée de manière illégitime un pouvoir absolu au nom d'un état d'urgence indéfini, battant en brèche nombre des restrictions imposées à l'autorité présidentielle après le scandale du Watergate. Ce fut une période extrêmement dangereuse, non seulement pour le droit international, violé au vu et au su de tous, mais également pour la Constitution américaine elle-même. Si l'élection de Barack Obama constitua une révolution, ce fut une contre-révolution (peut-être éphémère) menée au nom des idéaux révolutionnaires fondateurs de cette constitution – une contre-révolution qui renversa l'autorité souveraine ayant pris le pouvoir par un coup d'état constitutionnel lors

symboliques » (entretien avec Giovanna Borradori), dans Giovanna Borradori, Jacques Derrida et Jürgen Habermas, *Le « concept » du 11 septembre : Dialogues à New York (octobre-décembre 2001)*, traduit de l'anglais par Sylvette Gleizen et de l'allemand par Christian Bouchindhomme, Paris, Galilée, 2004, p. 145.

de l'élection présidentielle de 2000 pour l'exercer ensuite en terrorisant ses propres citoyens¹³.

On a pu m'objecter que le concept de terrorisme comme « guerre des images et des métaphores » néglige « la violence réelle impliquée par les attentats¹⁴ ». Je suis parfaitement conscient que ces attaques constituent des événements réels qui engendrent des souffrances et des traumatismes effectifs, mais cela n'infirme en rien l'idée selon laquelle le terrorisme agit au travers d'actes symboliques spectaculaires, par la création d'images traumatisantes pour ceux qui les perçoivent. Par définition, le terrorisme n'est pas une action militaire conventionnelle ; il n'implique ni invasion, ni conquête, ni occupation. Il fait un usage de la violence relativement restreint et localisé, et s'en prend habituellement à la population civile afin de transmettre le message suivant : « personne n'est à l'abri » – l'ennemi, impitoyable, peut être n'importe où. Autrement dit, le terrorisme est une forme de guerre psychologique qui vise non pas une armée adverse, mais des cibles symboliques (des « victimes innocentes », de préférence). Il s'attaque à l'imaginaire social pour susciter l'inquiétude et la suspicion, ou engendrer des comportements autodestructeurs.

Anéantissement délibéré d'un objet iconique, la destruction du World Trade Center constitua un événement symbolique. Il s'agissait, en produisant une image spectaculaire, de traumatiser

13. Le caractère révolutionnaire de l'élection d'Obama fut évidemment rendu explicite par les représentations venues de l'extrême-droite (Obama en radical, en musulman et en communiste). Le problème se fit plus impérieux à l'occasion des débats portant sur le caractère criminel de l'administration Bush et sur la possibilité de poursuivre ses membres pour crimes de guerre. Comme l'a souligné Philip Gourevitch, « en règle générale, les poursuites engagées pour crimes de guerre au siècle dernier furent le fait d'États agissant collectivement, à l'encontre de dirigeants d'un autre État (habituellement défaits). D'ordinaire, les États poursuivent leurs propres dirigeants au lendemain d'une révolution, non suite à une élection. » (*New Yorker*, 11 mai 2009, p. 34.)

14. Voir Griselda Pollock, « Response to W.J.T. Mitchell », *The Life and Death of Images*, sous la dir. de Diarmuid Costello et Dominick Willsdon, Londres, Tate Publications, 2008, p. 209.

une société tout entière. Cette approche n'infirmé toutefois en rien la réalité et l'horreur des faits. Bien au contraire. Elle nous offre une compréhension plus fine de cet événement, aussi bien de ses causes que des réactions qu'il a suscitées. L'iconologie doit penser le rapport entre réel et imaginaire sur un mode à la fois conjonctif (et/et) et disjonctif (ou bien/ou bien) : elle ne doit ni les fusionner, ni les séparer par une frontière rigide. Il nous faut examiner comment l'imagination devance le réel, comment elle l'anticipe et le prédit, ou porter notre attention sur les moments de décalage, lorsque le traumatisme du réel engendre un ensemble de symptômes symboliques et imaginaires, de souvenirs-écrans, de comportements automatiques et de formes étranges d'*acting out*. Les images de la menace terroriste et de la Guerre contre la Terreur ont certainement engendré quelques-uns des symptômes parmi les plus autodestructeurs qu'ait connus la population étasunienne depuis plusieurs générations. Elles ont menacé (et menacent peut-être encore) les principes fondamentaux de la Constitution américaine. Mais elles ont peut-être aussi – seul point positif à porter au crédit de la présidence de Bush – mis un terme à l'impérialisme américain. Entre la catastrophe (probablement évitable) du 11 Septembre et l'épreuve (plus difficilement évitable) de l'effondrement économique de 2008, Bush a porté des coups décisifs à la structure du système politique et économique des États-Unis. Il a ainsi façonné le cadre imaginaire où devenait possible l'élection révolutionnaire de Barack Hussein Obama, ainsi que la fin de la Guerre contre la Terreur.

*

Ainsi que je l'ai suggéré, la Guerre contre la Terreur n'est pas la seule structure imaginaire ayant gouverné l'ère post-11 Septembre. On s'interroge souvent sur ce que Bush avait en tête le 6 août 2001,

pour ignorer le rapport des services de renseignements intitulé « Ben Laden est déterminé à frapper les États-Unis » (*Bin Laden Determined to Strike in U.S.*). Inutile d'aller chercher bien loin. Comme l'a rapporté Frank Rich, « il peaufinait son premier discours en prime-time à la nation. Le sujet – que Bush agitait comme “l'un des plus graves de notre époque” – en était les cellules souches. Pour une présidence incapable de mener plusieurs tâches à la fois et sous l'emprise d'une droite religieuse en plein essor, rien ne pouvait être plus urgent – pas même le terrorisme¹⁵. » Le clonage disparut rapidement des gros titres au profit des attentats du 11 Septembre, mais son écho persista tout au long des sept années suivantes, périodiquement exploité par l'administration Bush comme un thème annexe pour mobiliser les forces réactionnaires autour de la sexualité, de la reproduction ou encore de l'hostilité envers la science. Comme la terreur, le clonage devint une métaphore iconique pour la droite religieuse, concentrant des peurs relatives à des problèmes aussi divers que l'homosexualité et l'avortement, voire la biologie elle-même. Ainsi que le souligne Rich, la décision de l'administration Obama d'annuler la réglementation de Bush sur les cellules souches ne fit guère de bruit, même si s'élevèrent les habituels cris hystériques de ceux qui prétendent qu'un microscopique amas de cellules jouit du statut de citoyen américain à part entière – l'emploi de telles cellules à des fins thérapeutiques étant assimilé à l'avortement ou à l'eugénisme nazi.

Comme le terrorisme, le clonage est ainsi en grande partie affaire d'imaginaire. Il suscite des fantasmes de production d'organes à l'échelle industrielle ou d'« armées de clones » dépourvues d'âme et d'esprit, destinées à servir de chair à canon dans les guerres futures. Depuis le début des années 1990, près d'une centaine de films (d'horreur pour la plupart) l'ont pris pour thème,

15. Frank Rich, « The Culture Warriors Get Laid Off », *The New York Times*, 15 mars 2009, p. 12.

et comme je le montrerai plus loin, la convergence du terrorisme et du clonage s'est opérée dans tous les domaines, depuis les tabloïds jusqu'aux rapports du comité américain de bioéthique.

La question du clonage se rapporte également à une plus large dimension, cruciale pour la problématique de l'image et le projet iconologique. En soi, le clonage n'est pas simplement un processus biologique : il constitue une forme de production d'images à part entière, c'est-à-dire un mode de production de répliques vivantes d'organismes vivants. Il est à la fois un processus naturel et une technologie artificielle, un événement littéral, matériel, et une figure, un fait scientifique et une construction fictionnelle. À la fin du xx^e siècle, la métaphore du clonage, l'idée de produire la copie vivante d'une chose vivante, est venue supplanter la notion moderniste de « reproduction mécanique ». Le vieux modèle de la ligne d'assemblage et de l'image reproduite mécaniquement (dont le paradigme est la photographie) s'est vu supplanté avec l'avènement d'une ère nouvelle que j'appelle l'« âge de la reproduction biocybernétique¹⁶ », née de la synthèse des biotechnologies et des sciences de l'information. Son symbole iconique est le clone, au même titre que le robot ou l'automate était la figure de proue de la modernité.

La Guerre des Clones et la Guerre contre la Terreur se sont associées pour produire l'image maîtresse de l'ère Bush, la métapiction qui régit son imaginaire dominant. Toutes deux sont des métaphores devenues littérales, des images devenues réelles. D'un côté, la biotechnologie a transformé en réalité scientifique le rêve de produire une copie vivante d'une chose vivante ; de l'autre, la Guerre contre la Terreur est passée du statut de « simple métaphore » à celui de réalité dont la puissance et la matérialité ne sont que trop patentes. Leur combinaison a engendré le syndrome que je dénomme « terreur clone » – le processus par lequel la Guerre

16. Voir mon chapitre « The Work of Art in the Age of Biocybernetic Reproduction », dans *What Do Pictures Want?*, *op. cit.*, pp. 309-335.

contre la Terreur a pour effet d'accroître le nombre de terroristes et de répandre la terreur comme image d'une menace invisible et omniprésente. Cet ouvrage se donne pour tâche d'exposer les rouages de cette image composite et de convertir un symptôme pathologique en un outil de diagnostic et d'analyse. Pour commencer, remontons en 2001, au moment où leur convergence s'est opérée.